

Paul Claudel et Romain Rolland.

Les « surprises de l'amitié »

Jean Lacoste

Surprenante en effet la relation qui s'est établie entre Claudel et Romain Rolland, sur la longue durée, de 1882 à 1944 et même au-delà, relation majeure pour l'un et l'autre, et pourtant improbable, et soumise, comme le « cœur » selon Proust, à des « intermittences » et des malentendus, mais étonnamment solide.

Cette amitié et les étranges circonstances dans lesquelles elle a reverdi en 1940, ne sont pas, ne sont plus une nouveauté. Le professeur Bernard Duchatelet et le recteur Gérard Antoine en ont procuré en 2005 les documents, les témoignages, dans leur ouvrage commun *Paul Claudel Romain Rolland. Une amitié perdue et retrouvée*, dans les « Cahiers de la NRF », chez Gallimard. L'effet de surprise, voire de scandale n'a plus lieu d'être mais il est peut-être utile de revenir sur cet épisode, humainement passionnant, romanesque par certains égards, et intellectuellement, philosophiquement, « spirituellement » – osons le terme – fascinant, dans une perspective un peu différente, à la lumière à la fois du *Journal de Vézelay* et de l'édition par Henri Vermorel de la correspondance entre Freud et Rolland, dans une tentative de définition de ce que Claudel, expert en la matière, appelle dans sa conférence de 1948 « la pensée religieuse » de Rolland¹.

Mettons au préalable, en exergue et comme pour résumer notre propos, ce que Romain Rolland confie à sa sœur Madeleine : « *J'ai gardé ... la liberté de mon esprit trop religieux peut-être pour se laisser enrôler à la suite d'une Église*². »

Claudel sur Romain Rolland ? Nous disposons d'un vrai corpus : « Le Beethoven de Romain Rolland³ », un article d'avril 1946, la préface à *Choix de lettres Louis Gillet-Romain Rolland*, de mai 1946⁴, le Discours de réception à l'Académie française du 12 mars 1947⁵ et « La pensée religieuse de Romain Rolland », conférence de décembre 1948.

Sans oublier « Vézelay » de 1948⁶, texte élaboré à partir des notes prises lors de la visite de Claudel à Vézelay en avril 1940, et d'abord intitulé « Pèlerinage à Vézelay »⁷, texte dans lequel il n'est pas question de Rolland, mais qui fournit peut-être la clef de cette remarquable relation d'amitié.

La rencontre de deux adolescents de province à Paris

Claudel et Rolland s'étaient liés d'amitié dans leur jeunesse, dans les années mil huit cent quatre-vingts. C'étaient deux provinciaux, l'un venu du Nivernais, l'autre du Tardenois, dans l'Aisne, une région entre Reims et Soissons, « à l'orée de la grande plaine du Nord », « rude et austère pays » dira Claudel dans « Mon pays⁸ ». L'un et l'autre resteront attachés à ce que Claudel appelle cette « vieille terre chrétienne et gauloise » de leur pays natal, que Rolland, pour sa part, évoquera en 1919 dans *Colas Breugnon*.

Ils sont montés à Paris, l'un et l'autre, avec leur famille pour leurs études, et se rencontrent en novembre 1882 au lycée Louis-le-Grand en classe de « rhétorique » (l'équivalent de la première). Ils furent condisciples pendant trois ans (jusqu'en 1885), et des liens durables se sont noués entre ces personnalités si dissemblables, entre le jeune poète, sensuel, terrien, mais attiré par la poésie symboliste, disciple précoce de Mallarmé, et l'apprenti historien, ascète, nostalgique de sa campagne nivernaise. L'un et l'autre ont ceci de commun qu'ils supportent mal la vie dans la grande ville, la promiscuité, l'absence de la nature, les relations superficielles. « *Rien de plus amer* – notera Claudel –, *de plus éperdu que les premiers regards jetés par Romain Rolland sur cette société repue, satisfaite et stupide des années 80⁹* ».

Les deux adolescents se rejoignent dans le culte de la musique, de Beethoven, de Wagner (qui meurt en 1883). « *Comment oublierai-je* – écrit Claudel en 1927 dans son

1. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1965, p. 594 et suiv.

2. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, édition établie, annotée et présentée par Gérard Antoine et Bernard Duchatelet, « Les cahiers de la nrf », Gallimard, 2005, p. 105.

3. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, *op cit.*, p. 361.

4. Paul CLAUDEL, préface à Romain Rolland Louis Gillet, *Correspondance*, « Cahiers Romain Rolland », Albin Michel, 1949.

5. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, *op cit.*, p. 634 et suiv.

6. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, *op cit.*, p. 594 et suiv.

7. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, *op cit.*, p. 318 et suiv.

8. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, *op cit.*, p. 1003.

9. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, *op. cit.*, p. 42

« Richard Wagner. Rêverie d'un poète français¹⁰ » – que pendant ces années de matérialisme où l'éducation universitaire avait scellé sa dalle sur la tête d'un pauvre enfant, Beethoven et Wagner furent pour moi les seuls rayons d'espoir et de consolation. » Ils rejettent l'un et l'autre la pensée contemporaine matérialiste, naturaliste, sceptique, positiviste qui triomphe alors avec Taine, Renan (cet « apostat » dira Claudel plus tard et auquel Romain Rolland rend une visite décevante), mais aussi Zola, Anatole France. Claudel, dans sa conférence sur la pensée religieuse de Rolland, décrira fort bien cette aspiration de toute une génération qui étouffe et qui est à la recherche d'un « autre monde¹¹ ». Romain Rolland a fait rétrospectivement le même diagnostic dans les premières pages de son Péguy de 1944, quand il souligne le rôle historique de Bergson dans cette libération, cette « désentrave » d'avec la pensée dominante opérée avec « l'irruption dans l'esprit du monde du "se faisant" et du mouvant ».

Ils sont aussi en commun la passion du théâtre, du *theatrum mundi* de Shakespeare et des tragiques grecs. Claudel se tourne vers la poésie (Baudelaire, Verlaine, « l'irréductible », surtout le Rimbaud des *Illuminations* et d'*Une Saison en enfer*, ce « mystique à l'état sauvage qui est apparu, dit Claudel, (...) en pleine déconfiture matérielle et morale, en pleine stupeur positiviste¹² »). Il fréquente le cercle de Mallarmé, rue de Rome, tandis que Romain Rolland découvre la philosophie en lisant Spinoza et s'imprègne de la vision des présocratiques, notamment d'Empédocle, grâce à un de ses professeurs, Auguste Burdeau.

Alors que l'illumination de Notre-Dame à Noël 1886 va lentement (en quatre ans de combat) conduire Claudel à se convertir, Romain Rolland rédige à cette époque un *Credo quia verum* (« je crois parce que c'est vrai ») qui réplique au *Credo quia absurdum* (« je crois parce que c'est absurde ») de la tradition, une réplique d'inspiration clairement panthéiste. Le panthéisme, qui assimile Dieu à la nature et la nature à Dieu, sera plus tard une vraie pomme de discorde entre eux deux.

Leurs chemins vont dès lors diverger. Claudel, qui publie déjà dans la NRF, qui a rédigé *Tête d'or* et *La Ville*, embrasse une carrière de diplomate (« au service d'Hérode », dira-t-il¹³) tandis que Rolland est reçu sans joie à l'agrégation d'histoire et quitte Paris pour un séjour au Palais Farnèse à Rome.

Une dernière rencontre semble toutefois avoir laissé une forte empreinte chez l'un et l'autre. En 1889 « nous nous retrouvâmes » – note Claudel dans le « Beethoven de

Romain Rolland » – au Conservatoire où l'on exécutait la Messe en ré. [Rolland] était accompagné d'André Suarès, et nous revînmes ensemble tous trois, pleins de rêves et de paroles, jusqu'aux grilles de l'École de pharmacie¹⁴. » Le journal de Rolland du 3 mars 1889 porte témoignage de cette randonnée nocturne, de cette ultime traversée de Paris qui préluda à un rendez-vous manqué, à une promesse non tenue. Romain Rolland aurait promis à Claudel de lui jouer quelques-unes des dernières sonates de Beethoven. « Une date fut prise » ...

Je ne reviens pas sur l'évolution ultérieure de Romain Rolland ; pour sa part Claudel, sans cesser d'être un peu suspect aux yeux de la hiérarchie catholique, déploie sa foi au théâtre et mène une carrière de consul et d'ambassadeur en divers postes. Divergence, éloignement, incompréhension... Rolland reconnaîtra le « génie » de Claudel, notamment dans une longue recension de *L'Annonce faite à Marie* publiée en février 1913 dans une revue suisse, *La Bibliothèque universelle*¹⁵, mais cette recension demeure comme un geste isolé. Quant à Claudel, il est péremptoire en 1927 dans une lettre : « ne me parlez surtout plus de cet affreux personnage, de ce Romain Rolland au jus de chique que je ne connais que trop¹⁶. »

Les retrouvailles

Pourtant, quelques années plus tard, en fait cinquante ans après Louis-le-Grand, Claudel va faire une rentrée tonitruante dans la vie de Romain Rolland, et l'amitié retrouvée avec le poète va conduire Rolland dans une étrange constellation.

Il est impossible de rendre justice à la dimension spirituelle du séjour de Romain Rolland à Vézelay sans faire référence à Paul Claudel, à son irruption improbable dans le couple que Romain Rolland forme avec Marie, à « l'événement Claudel » dû à un « hasard romanesque », dira Rolland dans ses *Mémoires* avec pudeur, à savoir la conversion de Marie au catholicisme.

Macha, ou Marie, princesse russe orthodoxe et bolchévique, d'ascendance française, se trouve en plein désarroi politique et religieux et s'adresse à Claudel : « elle a envie de se convertir », comme note ce dernier, non sans prudence, voire de méfiance, dans son journal en décembre 39. Rolland écrit dans son propre journal que son épouse Macha, « en veine de lectures métaphysiques et religieuses » (9 décembre 1939), s'intéresse au catholicisme : Macha, qui a lu avec admiration la poésie religieuse de Claudel (notamment *Corona Benignitatis Anni Dei* qui, avec

10. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose, op cit.*, p. 883.

11. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose, op cit.*, p. 603.

12. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose, op cit.*, p. 514.

13. Romain ROLLAND, *Journal de Vézelay. 1938-1944*, édition établie par Jean Lacoste, Bartillat, 2012, p. 319.

14. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 364.

15. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée, op. cit.*, 53 et suiv.

16. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée, op cit.* p. 70.

son organisation liturgique, peut être en affinité avec sa culture orthodoxe) a même abjuré par écrit, le 10 février, la religion orthodoxe, et cela chez Claudel et à sa demande à Paris, avenue Hoche, en l'absence de Romain Rolland, mais en présence d'un jeune dominicain, Michel de Paillerets, qui sera son directeur de conscience.

Il faut dire qu'à Vézelay, au printemps 1938, le climat intellectuel a changé sensiblement par rapport à Villeneuve en Suisse, où Rolland vivait jusqu'ici ; Romain Rolland retrouve les paysages de son enfance et les souvenirs de sa mère, habituée de l'abbaye de la Pierre qui Vire et qui vénérât spécialement sainte Madeleine, au point de donner ce prénom à ses deux filles. À cette époque, déçu par l'engagement politique, Romain Rolland est davantage sensible à la question religieuse, à la tradition catholique.

Claudel fait ainsi irruption dans l'intimité du ménage. Si passion de Macha envers lui il y a, la relation n'est pas réciproque. Claudel tente de la tenir à distance et porte un jugement sans charité sur elle, « une toquée » à demi folle. Mais il est sensible à sa sincérité : « je ne crois pas à Dieu – dit-elle – mais j'aime Dieu et Dieu m'aime ». Belle formule, quoiqu'un peu obscure.

Claudel voit dans cette intrusion dans la vie du couple une opportunité et s'engage avec l'intention déclarée de convertir également Romain Rolland, car il n'accepte pas que son « vieil ami » demeure plongé dans les « ténèbres » de l'incroyance. Ce dernier entreprend alors de vastes lectures (les Évangiles qu'il va commenter en 43-44, saint Paul, *Catholicisme* d'Henri de Lubac, et même le livre de Despiney, le curé doyen de la basilique, sur saint Augustin) tout en éprouvant une « secrète répulsion » face aux raisonnements spécieux de la foi (18 décembre 1939).

Ainsi, c'est au plus intime du couple que se pose désormais la question religieuse, source de tensions. « C'est moi le libre penseur ! » s'exclame Romain Rolland avec étonnement. Claudel demande à Romain Rolland de lui pardonner le rôle qu'il a joué dans cette « catastrophe spirituelle » qu'est toute conversion, mais nul remords... au contraire, il entend poursuivre son œuvre de convertisseur. Il lui envoie, « par l'entremise de Macha », *Un poète regarde la Croix* de 1938 et Rolland n'est pas séduit par cette « paraphrase énorme », œuvre d'une « imagination baroque et passionnée de théologien du Moyen Âge ». Mais il insiste auprès de Claudel pour qu'il traite avec délicatesse cette « âme ardente » que les tourmentes tragiques » de l'époque n'ont pas épargnée. « Je souhaite que vous l'aidiez à conquérir la paix profonde¹⁷ ».

Une première rencontre entre Claudel et Romain Rolland a lieu à Paris, en mars 1940, dans un restaurant, « Cochon de lait », près de l'Odéon et à l'hôtel Trianon de

la rue de Vaugirard. Longue conversation, le temps passe sans qu'on y prenne garde. Ils évoquent le lycée Louis-le-Grand, Claudel offre *Jeanne d'Arc au bûcher* et Rolland les deux volumes du *Chant de la résurrection* de son *Beethoven. Les grandes époques créatrices*, de 1937.

Le lendemain, dimanche 17 mars, Claudel emmène Macha à la grand-messe de Notre-Dame et il lui montre le pilier de l'abside, où il a connu son illumination. Mais surtout Romain Rolland adresse à Claudel une invitation à venir les voir à Vézelay, « à faire halte dans notre maison silencieuse, haut perchée au-dessus du vieux chemin de ronde désert, qui mène à la terrasse de saint Bernard¹⁸ ».

La visite d'avril 40

Claudel accepte de venir à Vézelay. Il arrive le 14 avril 40. Hélas Romain Rolland est malade, il a la fièvre et doit rester alité. Il ne peut ni lui jouer une sonate de Beethoven – cette promesse ancienne de leur adolescence – ni avoir avec Claudel une véritable discussion. Qu'à cela ne tienne, Claudel « despotise » Macha avec une rustique indifférence au qu'en-dira-t-on et l'emène à la messe de 7 heures à la basilique et à une seconde messe à l'abbaye bénédictine de la Pierre-qui-vire, dans le Morvan, où il est reçu avec déférence par le supérieur. Romain Rolland, perplexe face à ce tourbillon de dévotion, écrit à sa sœur le lundi 15 avril : « *tu témoigneras (...) que j'ai gardé jusqu'à la fin la liberté de mon esprit, trop religieux peut-être pour se laisser enrôler à la suite d'une Église*¹⁹ »

Au moment du départ, le 18 avril, après une dernière messe à Saint-Père (« il pleuvait, l'église était très pauvre, très vide ») il a tout de même un quart d'heure d'entretien avec Claudel, à qui, « les yeux brillants », il demande de réciter le Notre Père avec lui. Rolland confie qu'il récite cette prière chaque jour en souvenir de sa mère : « ce n'est pas pour moi un acte de foi – précise-t-il – mais un acte d'union avec ceux qui ont la foi ».

Suit ce dialogue :

Rolland : Cette prière, je l'ai faite chaque nuit toute ma vie

Claudel : Si je comprends bien c'est par le cœur que vous êtes avec nous

Rolland : L'instinct, le sang...

Claudel : Le cœur, c'est énorme

Rolland : Mais ma raison ne croit pas et la raison j'y tiens d'autant plus que j'estime qu'elle est un élément divin dans l'homme.

Claudel : En somme je vois que vous êtes sur le bon chemin ; entre nous c'est une différence de degrés. »

17. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p. 77.

18. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p. 85.

19. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p. 105.

Tout est dit dans ce bref dialogue, de la proximité et de la distance entre eux. Un fossé étroit peut-être mais infranchissable : un dernier pas qui fait défaut.

« Macha a établi le pont entre les deux rives de l'abîme. » écrit-il dans son journal²⁰. Gare au malentendu : il ne s'agit que de l'amitié et de relations entre écrivains qui se sentent étrangers à la « Foire sur la place » du monde littéraire parisien. Rien d'autre. Romain Rolland a clairement indiqué la portée exacte qu'il donnait à cette récitation en commun. Mais Claudel ne se le tient pas pour dit. D'emblée, à peine de retour à Paris il envoie trois longues lettres (20, 22, 24 avril) dans lesquelles le poète justifie la place subordonnée qu'il accorde à la Raison. Un déluge de citations, des Psaumes des Prophètes, de Job et de l'Écclésiaste et en particulier une de saint Paul (Actes XVII, 28), tirée du discours de saint Paul devant les Grecs d'Athènes : *in Deo vivimus et movemur et sumus*, « en Dieu nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes », formule qui revient à plusieurs reprises dans la correspondance entre eux deux et par laquelle Claudel espère pouvoir se raccrocher à la « pensée religieuse » de Rolland et réinterpréter dans le sens chrétien son panthéisme.

Pour Claudel la Raison a toute sa place dans son système théologique et il ne la restreint pas au simple pragmatisme de l'utilité, comme Bergson, mais la nature de la Raison fait qu'elle s'exerce exclusivement sur le Donné, c'est son champ dont elle ne doit pas sortir. Or pour Claudel la Révélation biblique fait partie du Donné historique ; la Raison peut s'exercer avec intelligence sur ce Donné – l'exégèse, qu'il pratique avec brio et imagination ... –, mais ne peut pas faire comme s'il n'était pas là, et avec lui la Révélation contenue dans la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament dans leur littéralité de parole de Dieu.

Romain Rolland répond aimablement à ce bombardement théologique, il admire les textes qu'en déluge Claudel lui adresse, mais il les contemple « du dehors » et il est tenté par instants par un refus plus radical, ainsi le 27 avril : « *Je finirais par réagir, dans la peau ridée du Voltaire ricanant.* » Il ajoute en retrouvant son argument sur le caractère divin de la raison : « *Vive le bon sens ! S'il y a un bon Dieu, je suis bien sûr que c'est son plus bel attribut*²¹. »

L'enfant qui, à Clamecy, s'ennuyait à l'église pendant la messe et qui ne se réveillait qu'en entendant les envolées de l'orgue, demeure certes sensible à « *l'aspect poignant, direct, plein d'humanité qui se dégage des Évangiles* » et il

voit en Claudel un « témoin vivant » de la foi. En cela digne de respect : peu importent les textes, les livres, la théologie. Reste ce que Claudel appelle une « fraternité virile » dans sa lettre du 30 avril 1940, au moment de la vieillesse entre deux amis : « *mane nobiscum Domine inclinata jam est dies*²² ».

Le secret de Claudel et la légende d'Ysé

Mais voici la guerre, la défaite, l'exode. En juin 40, Romain Rolland et sa femme, Macha, ne sont pas seuls dans la grande maison de Vézelay. Il s'en faut. Outre le chien Ali et le chat Andoche, on compte la mère de Macha, Mme Cu villier, plus âgée que Romain Rolland (elle est née en 1861), désespérée et malade. Romain Rolland abrite aussi René Arcos, son éditeur – les Éditions du Sablier –, jovial et égoïste, et sa femme. D'autres personnes sont présentes dont le peintre Frédéric Deshayes et sa femme, des amis de René Arcos. Dans cette maisonnée de fortune, chacun dort où il peut, des matelas sont posés par terre, la nourriture manque, les tensions se font sentir.

Deux visiteuses mystérieuses, dans cet été 40, vont s'adjoindre à cette petite communauté... En juin 40 Marie se rend plusieurs nuits de suite avec sa Citroën à la gare d'Avallon pour accueillir de mystérieuses voyageuses, qui n'arrivent que dans la nuit du 6 au 7, les trains provenant de Paris ayant été pris d'assaut dans la cohue de la gare. Ces invitées à l'identité secrète, sont Rosalie Vetch, l'ancienne maîtresse de Claudel en Chine, et Louise, la fille qu'il a eue de la belle étrangère.

Claudel confie à Romain Rolland et à Macha le soin d'accueillir dans la discrétion les deux femmes. Gage de confiance ou mesure improvisée ? Je penche pour la première interprétation, une décision certes imprévue, mais au fond raisonnable, ou, si l'on veut, inspirée.

Rosalie ... Ce fut la plus foudroyante des rencontres²³, en 1900, sur l'*Ernest Simons*, un *steamer* en route pour la Chine, entre le jeune consul encore vierge qui voulait devenir moine, et cette « créature si radieuse et si superbe », Rosalie Vetch, à la beauté altière, incarnation brusquement révélée de la féminité. Accessoirement mariée et mère de quatre garçons. « *Tout l'édifice du monde ne fait-il pas une / Splendeur aussi fragile qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne / O mon amie ! ô muse dans le vent de la mer ! ô idée chevelue de la proue*²⁴ », écrira-t-il dans la première des *Cinq Grandes Odes* de 1904, à Fou-

20. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p. 123.

21. Romain ROLLAND, *Journal de Vézelay. 1938-1944*, op. cit., p. 392.

22. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p. 151. « Reste avec nous, Seigneur, parce qu'il fait soir et le jour déjà s'incline » (traduction de Claudel, de saint Luc, XXIV, 29)

23. Paul CLAUDEL, *Lettres à Ysé*, Texte établi, présenté et annoté par Gérard Antoine, Préface de Jacques Julliard, Gallimard, 2018.

24. La chevelure, dans son ambivalence chez Claudel, objet érotique et en même temps « indice de notre consécration » religieuse, avec Marie-Madeleine... Cf. *Un poète regarde la Croix*, dans *Œuvres complètes* de Paul Claudel, Tome XIX, Gallimard, 1962, p. 355.

Tchéou, à l'embouchure du Min Jiang.

Le renvoi, sur cet épisode, au livre de Thérèse Mourlevat, *La Passion de Claudel. La vie de Rosalie Šcibor Rylska*, Phébus, 2011. L'épisode de cette rencontre « en mer », comme on sait, fut transposé et magnifié dès 1905 dans *Partage de midi*, avec la passion de Mesa – Claudel – et d'Ysé – Rosalie –, avant de prendre une dimension cosmique et théologique avec les amours de Doña Prouhèze et de Rodrigue dans *Le Soulier de satin* de 1928-1929.

La liaison du consul et de la femme mariée se poursuit quatre années durant de 1900 à 1904, « quatre années brûlantes ». Malgré l'indulgence dont fait preuve à son égard le Quai d'Orsay, notamment son ami Philippe Berthelot, et en dépit de la complaisance d'un mari souvent en voyage, la liaison avec la belle Rosalie – qui habite ouvertement au consulat avec ses enfants – finit par faire scandale. Mais c'est de son propre chef, sans le prévenir, que, août 1904, enceinte de Claudel, Rosalie rentre en Europe, s'enfuit presque. A-t-elle deviné que jamais son amant, catholique fervent, n'accepterait qu'elle divorce pour l'épouser ?

Pendant treize ans Claudel restera sans nouvelles de sa maîtresse et de sa fille. « Horrible trahison », lui écrira-t-il, blessure jamais vraiment cicatrisée, « sourde douleur qui ne [le] quitte pas ». Il peut enfin rencontrer sa fille Louise en 1920. Celle-ci – « boulotte, belle voix, très intelligente », selon son père, ravi – ne connaîtra qu'en 1933 la nature exacte de ses relations avec celui qu'on lui présente comme son « parrain ». Le poète de l'amour fou devient gestionnaire de sa famille cachée, de ce « cher fardeau ». Il développe même, pour caractériser la nature nouvelle de leur sobre relation, une sorte de théorie du non-mariage, du mariage par la séparation, l'abstinence et l'absence, qui lui fait dire, revenant avec indulgence sur la fuite de 1905 : « tu m'as sauvé en te séparant de moi ».

Histoire bien connue, pleine d'ombres cependant, tant la personnalité flamboyante de Rosalie demeure une énigme. Qu'avait-elle pour séduire Claudel à ce point ? Elle si coquette, indifférente en apparence à l'encombrant délire érotico-mystique du poète, une femme narcissique, peut-être, un peu aventurière, n'aimant guère ses enfants, belle sans doute, mais souvent « patraque » comme dit Claudel, soucieuse de son avenir matériel (très incertain) et peu curieuse de l'œuvre qu'elle a inspirée. Quel était le jugement qu'en femme libre elle portait sur ce pauvre fou de Claudel ?

En tout cas, c'est une marque exceptionnelle de confiance de la part de Claudel que de confier au couple Rolland, dans le désarroi de l'exode, le « cher fardeau » Vetch. La mère et la fille logent donc chez Rolland de juin à septembre 40, non sans des tensions dont le journal de Rolland de cet été se fait l'écho discret. Si Louise remonte

en septembre à Paris pour composer la musique de scène de *L'Annonce faite à Marie*, Rosalie demeure jusqu'en novembre. Les relations deviennent aigres entre Rosalie, qui ne cesse de rappeler les épisodes de sa vie mondaine, ses belles toilettes, la vie en mer, et Marie Romain Rolland, sans doute jalouse de la première et seule passion de Claudel, et qui doit faire face aux dures réalités quotidiennes de l'Occupation.

La situation se complique encore lorsque les autorités allemandes découvrent la nationalité anglaise de Rosalie. Louise revient négocier avec la *Kommandantur* et obtient un laissez-passer pour sa mère, assignée à résidence à Paris. Elle est cependant arrêtée en décembre 1940, emmenée avec nombre d'autres Anglaises à Besançon. Libérée en février 41, pour cause de maladie, elle vivra jusqu'à la fin de la guerre à Paris, puis dans l'Yonne, où elle meurt en novembre 1951. Elle est enterrée à Vézelay, avec, sur sa tombe, des vers de Claudel, tirés des Cent Phrases pour éventails : « Seule / la rose / est / assez / fragile / pour exprimer / l'Éternité. »

Exprimer l'éternité, comme le veut Claudel dans cette magnifique épitaphe, dans le présent, ou bien exprimer le devenir, le changement, le « fleuve du réel » comme le pense Rolland ? Ainsi est posée l'alternative.

La « pensée religieuse » de Rolland

Ni les retrouvailles amicales des deux adolescents de Louis-le-Grand, ni le secret de famille de Claudel, malgré son caractère romanesque, n'épuisent le sens et la beauté de cette relation humaine, intellectuelle et spirituelle.

Cette amitié prend la forme plus dramatique d'une confrontation autour de la question religieuse, comme ce fut le cas avec Freud, avec *Malaise dans la civilisation* et *L'Avenir d'une illusion*, mais à fronts renversés. Romain Rolland défend face à Claudel une position critique vis-à-vis de la religion, alors que, dans les échanges avec Freud des années vingt, il défendait le caractère universel de la religiosité. Rolland se trouve comme souvent sur une ligne de crête. Nous assistons donc à un « combat spirituel » (Claudel) autour de la conversion éventuelle de Romain Rolland.

À Vézelay cette évolution ne passe pas inaperçue du clergé et des prêtres qui tournent autour de lui « comme des mouches » : deux dominicains, Raymond Pichard et Michel de Paillerets, qu'il reçoit avec plaisir à Vézelay en avril 1943 ; un jésuite, Louis Beirnaert, qui s'intéressera à la psychanalyse ; un jeune carme, Jean Sainsaulieu, sans oublier son amie Jeanne Mortier, très liée à Teilhard de Chardin, fréquemment présente à Vézelay et qui défend une forme de « catholicisme intelligent »²⁵. Il reçoit aussi la visite plus

25. Romain ROLLAND, *Au Seuil de la dernière porte. Correspondance et inédits (1936-1944)*, Éd. Du Cerf, 1989, p. 67 (17 novembre 1940).

indiscret du curé doyen de la Basilique, mais Macha ferme la porte. Claudel seul mérite d'avoir accès au maître.

Claudé publie à cette époque « Ma conversion », dans *Contacts et circonstances* de 1940. Texte majeur. Un « bloc » dit Charles du Bos dans son très beau commentaire²⁶. Rolland en prend connaissance en juillet 1941 : « beau et sobre récit de votre conversion ». Mais lui-même ?

« J'ai tenté de me rapprocher du catholicisme » écrit-il dans son journal début janvier 42, qu'il reconnaît mal connaître. Il salue la « générosité intellectuelle » et « l'esprit de tolérance » des jeunes prêtres et moines qu'il a rencontrés. « *J'ai sincèrement par mes entretiens avec eux comme par mes lectures ... cherché ce qui me séparait de leur foi et où et comment la porte s'entrebâillerait pour moi* ».

Une démarche qui rappelle beaucoup celle, à la même époque (1942), de Simone Weil dans ses conversations avec le père Perrin sur la possibilité pour elle d'un baptême²⁷.

Mais, comme il doit bien l'admettre, « j'ai échoué et je reste au seuil ». Il est certes sensible à la « brûlante Espérance » que traduit la foi de ces jeunes gens, mais cette foi « n'est jamais fondée en raison », la raison n'est pour eux qu'un serviteur de second plan, subordonné. « Je ne nie point – va jusqu'à dire Rolland – je dis “peut-être”, mais Dieu, s'il existe, m'a donné le premier devoir de loyauté. S'il y a quelque chose de divin dans l'homme il réside dans cette honnêteté même de l'esprit »²⁸.

Pourtant, sans se décourager, Claudel bombarde le couple de « cartes postales illuminées d'extases apocalyptiques ». C'est aussi le moment (1942) où Romain Rolland publie *Le Voyage intérieur*. Claudel en reçoit un exemplaire et réagit vivement aux pages qui se rapportent à Spinoza dont la lecture avait été une révélation pour Romain Rolland, avec l'illumination, « l'éclair blanc » du *Deus sive natura*. « Si quelque chose me fait horreur au monde – s'exclame Claudel – c'est le panthéisme. De là mon abomination du bouddhisme, et l'hindouisme. » La divergence ici est sensible entre celui qui fera connaître Gandhi et Ramakrishna, et le poète de *Connaissance de l'Est*.

Ce qui intéresse Claudel, c'est de convertir Romain Rolland. La proie serait trop belle. Aussi, dans une lettre du 14 juillet, se lance-t-il dans une spéculation assez hasardeuse sur un texte de son paroissien à propos de la fête de sainte Madeleine, le 24 juillet. Il veut voir dans les termes latins de la prière de ce jour, empruntés au *Cantique des cantiques*, une référence à la personnalité de Romain Rolland. Délire d'interprétation ? Exégèse incontrôlée, mais qui dit quelque chose d'important de l'inconscient : le lien dans l'esprit de Claudel entre Vézelay, la basilique, Marie

Madeleine et Macha/Marie elle-même.

Chez Rolland, une transformation profonde va s'effectuer, temporaire peut-être mais qui donne un élan nouveau à la confrontation. Une péripétie au sens plein du terme : peut-être à cause de sa lecture assidue de Péguy ... Lettre du 30 décembre 1942 : « *Que j'aimerais à vous en entretenir [de Catholicisme, le livre du père de Lubac]. Si mon esprit, qui en est imprégné, s'arrête toujours au seuil de la dernière porte, qui est la mutation de ces sublimes valeurs de l'homme [l'humanisme] en Dieu qui se fait homme [le christianisme], je les place bien au-dessus des conceptions “océaniques” et impersonnelles.* » Rolland serait-il tout près d'une conversion ? Renonce-t-il à la vision sceptique de la « pensée religieuse » ? Est-ce une palinodie nouvelle ? Romain Rolland rejette ce qu'il a toujours adoré... Début 43 très malade, des jours de fièvre et de faiblesse font craindre pour sa vie, et, dans les notes qu'il écrit dans cette période, il semble renoncer à ce panthéisme impersonnel qui a été sa conviction intime toute sa vie. Revenant sur cette période de fièvre il avoue : « *j'ai lu, dans le nouveau livre de Claudel Seigneur, apprenez-nous à prier, la chaude revendication des droits de la prière particulière, des droits de l'homme qui prie sur Dieu* ». « *Quel soulagement pour le cœur qui dans ces heures de détresse ne trouve rien pour lui dans le panthéisme glacé qui suffisait aux jours de santé* ». Simone Weil aussi élabore une sorte de théologie de la revendication qui demande à Dieu, qui exige même de Dieu... En tout cas notons une nouvelle fois la « loyauté » de Rolland qui transcrit dans son journal certaines expériences, certaines révélations qui vont plutôt à l'encontre de ses convictions habituelles.

Il confesse avec lucidité : « *Étrange dualité de ma nature : [d'un côté] une raison, ferme, tranquille inflexible, qui ne croit pas, et [de l'autre] un instinct du cœur qui s'abandonne aux élans de la prière et peut-être surtout au puissant courant du fleuve invisible, coulant sous terre, des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé* ». Ce sont « deux chemins parallèles » qui semblent étrangers l'un à l'autre. Mais je veux ici souligner cette image du fleuve, si essentielle dans *L'Âme enchantée*, image du devenir universel.

Cette confession allèche Claudel qui envoie le 15 août 43 une grande lettre comminatoire, un ultimatum qui somme Romain Rolland de se convertir en raison de la menace de l'Enfer. Refus ironique et lassé de Romain Rolland, qui meurt en décembre 44, « avec de bons sentiments » dit Claudel, « en priant » selon Macha, mais ce n'est pas une conversion. Romain Rolland est resté solidement en dehors de l'Église, se sentant étranger à la foi.

26. Charles Du BOS, *Approximations*, Préface de Michel Crépu, Éditions des Syrtes, 2000, p. 1165. .

27. Simone WEIL, *Écrits de Marseille. (1940-1942)*, dans *Œuvres complètes*, tome IV, Gallimard, 2008.

28. Paul CLAUDEL/Romain ROLLAND, *Une amitié perdue et retrouvée*, op. cit., p.191.

En guise de conclusion

L'abîme est grand entre les deux amis, la folle opiniâtreté de Claudel rencontre sans cesse la résistance ironique de Rolland. Comment cette amitié a-t-elle pu tenir ? Résister ? C'est une question de la plus grande importance pratique car si la foi, individuelle, ne se partage pas, l'amitié, elle, est quelque chose qui se partage, dans la réciprocité, dans le partage d'un bien commun.

Aussi est-ce dans le texte de Claudel, « Vézelay, » de 1940 que je suis tenté de trouver cet élément commun, qui a permis à cette amitié de durer. On ne peut manquer de voir derrière cette confrontation quelque chose qui lui donne assise et solidité, un décor et une référence : la présence de la basilique de Vézelay, de Marie-Madeleine, de la féminité.

Rosalie est enterrée à Vézelay, comme sa fille Louise : c'est elle la pécheresse repentie aux longues chevelures dont parle l'évangile de Jean, c'est elle qui apparaît dans les premières pages de *Un poète devant le croix* : c'est elle, Marie-Madeleine.

Nous avons toute une série d'équivalences plus ou moins fantasmatiques : la basilique assimilée à une chevelure blonde, qui renvoie à Marie-Madeleine aux longs cheveux, qui trouve son incarnation en Rosalie, en « Ysé aux longs cheveux »²⁹.

Marie aussi, à sa manière, relève de cet univers de la féminité. Non point pécheresse mais convertie. J'évoquerai un détail. Mais la psychanalyse nous apprend l'importance des détails... Quand Claudel, en février 40, dédicace son recueil *Corona benignitatis anni dei* à Marie Rolland, que fait-il ? Il inscrit une citation de saint Jean XX, 16 : « *Et*

conversa Maria dixit Rabboni », « et s'étant retournée Marie dit : *Rabboni* », scène cruciale de Marie-Madeleine en pleurs découvrant le tombeau vide et interpellée par le Christ, qu'elle prend d'abord pour un jardinier. Cette rencontre fait d'elle le premier témoin de la Résurrection.

Dans cette affaire d'amitié entre deux hommes, dans cette « fraternité virile », ce sont donc bien les femmes (Marie Romain Rolland, Rosalie, Marie-Madeleine) qui ont été les médiatrices, les intercesseurs, les ambassadrices...

Et derrière elles, là-haut, Vézelay, la basilique, la vieille abbaye disparue qui, depuis saint Louis, pleure la perte et l'absence de ses reliques de Marie-Madeleine.

Aussi conclurai-je par une formule à dessein un peu énigmatique et métaphysique pour définir cette amitié : l'absence d'une présence (celle de Dieu), la présence d'une absence (la foi). ... La « pensée religieuse » de Romain Rolland n'est pas une religion, mais bien une « pensée », qui relève de la philosophie, du domaine profane, de l'expérience intellectuelle. Mais qui s'enracine aussi dans des processus inconscients qui auraient intéressé Freud.

nov. 2018

Jean Lacoste est philosophe et germaniste. Auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe, il a également traduit Nietzsche et Walter Benjamin. Depuis de nombreuses années, il s'intéresse à l'oeuvre de Romain Rolland : après avoir établi l'édition du Journal de Vézelay 1938-1944 (Bartillat 2012), il a présenté la Vie de Beethoven (Bartillat 2015).

29. Paul CLAUDEL, *Partage de midi*, Gallimard, 1949, p. 135.